ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE SAVOIE

Évocation historique et littéraire de **Mme. Anne Buttin,**
Vice-présidente de l'Académie :

« Henry Bordeaux, un jeune romancier en phase avec son époque »

19 novembre 2025

Chers amis de l'Académie,

Je suis très honorée de prendre la parole après Philibert du Roure, que j'accueillis dans ce cénacle en 2018 et qui évoqua dans son discours de réception « Henry Bordeaux et l'aventure académique » où il faisait revivre les 43 ans que son grand-père passa sous la coupole. Je dis toute ma gratitude à Jean-Olivier Viout qui a intégré mes diapositives à son diaporama général. Je remercie M. Gérard Desnoyers, dont le talent servira j'en suis sûre à merveille la prose de notre romancier. J'exprime aussi ma reconnaissance envers Jean-Daniel Légère pour la mise en forme du diaporama.

C'est grâce à Henry Bordeaux que j'ai été élue membre correspondant en décembre 1986 : le Docteur Truchet, alors président, et par ailleurs allié de la famille Bordeaux depuis le mariage de Philibert avec sa fille Florence, avait été présent quelques semaines plus tôt à la soutenance de ma thèse sur cet écrivain à l'université de Grenoble. Filant la métaphore sportive, il m'avait dit en parlant de mon échange avec le jury : « C'était comme un match de tennis, vous avez renvoyé toutes les balles ! »

Les liens d'Henry Bordeaux avec notre académie sont anciens : Henry de Régnier, le 27 mai 1920, le rappelle dans sa réponse au discours de réception à l'Académie française. « À quatorze ans vous aviez envoyé à un concours ouvert par l'Académie de Savoie un poème sur la fin du monde qui vous mérita une mention. Ce succès vous mit en goût, car ensuite vous recommençâtes l'épreuve [en 1887]. Elle vous valut cette fois d'être couronné pour un poème sur *Rebecca,* mais votre vocation littéraire de lauréat de quatorze ans remontait plus loin encore. Vous aviez alors dix ou onze ans. Pour vous distraire d'une maladie qui vous tint à la chambre assez longtemps, vos parents vous avaient donné à feuilleter la Bible, illustrée par Gustave Doré. Ces gravures, comme vous me l'avez confié, vous ouvrirent le monde de l'imagination. » Un des alexandrins du poème *Rebecca*, épisode biblique qui se passe auprès d'un puits en Israël, annonce une image digne de figurer dans ses romans sur la Savoie : « les troupeaux de bœufs roux qui rentraient à pas lents... ». Je pense que l'adolescent a l'idée d'envoyer cette œuvre à l'Académie encouragé par François Descostes, confrère et ami de son père, qui en est alors le président (de janvier 1886 à janvier 1888).

Deux ans plus tard, le jeune homme obtient de notre académie le prix Guy de poésie (séance du 11 avril 1889) pour son poème *Les amours du papillon* (non retrouvé). Fait rare, celui qui est devenu alors « l'avocat Henry Bordeaux » obtient à nouveau ce prix trois ans plus tard (séance du 2 mars 1892) pour son poème *La course à la vie* et reçoit 400 francs. Dans ce texte assez spirituel, la mort propose ses services à de nombreuses personnes, qui toutes la repoussent. Le jeune écrivain de 22 ans fait dire à l'Homme de lettres refusant la mort : « A mon prochain roman, j'entre à l'Académie ! » Phrase prémonitoire…

Enfin, en 1902 (séance du 14 février 1902), une première médaille de 250 francs est encore attribuée à celui qui est désormais appelé « Homme de lettres à Paris », pour son poème *La mort de Dalila*.

Cela lui permet, le 5 mars 1903, de devenir membre agrégé, en même temps que Charles Buttin, le collectionneur et expert d'armes anciennes dont vous a parlé Philibert du Roure.

Revenons sur la jeunesse de celui qui grandit bercé des récits de son père sur l'Iliade, l'Enéide, la Chanson de Roland...
Entouré de 4 frères et 3 sœurs, le jeune Henry passe une enfance heureuse à Thonon.

Son grand-père maternel, ruiné du fait de sa fantaisie intrinsèque, introduit le doute dans la tête de l'enfant. L'écrivain savoyard Charles Buet, fixé alors à Thonon, l'initie aux œuvres de Barbey d'Aurevilly, Coppée, Alphone Daudet, Huysmans, Bloy, Verlaine, Tristan Corbière… tous auteurs qui s'opposent aux lectures que lui conseille son père, monarchiste : Joseph de Maistre et ses *Considérations sur la France*, Fustel de Coulanges et sa *Cité antique*, Taine et ses *Origines de la France contemporaine*. L'écrivain puiserait dans les livres conseillés par son père son leitmotiv du retour à la Terre natale qui fortifie, suivant le mythe d'Antée, ce géant qui était invincible tant qu'il restait en contact avec sa mère la Terre.

Le passage du beau livre *La Maison* reflète le tiraillement de l'adolescent entre les valeurs d'ordre, inculquées par son père et la liberté qu'il entrevoit dans la littérature. Il exprime aussi l'incompréhension éternelle entre père et fils adolescent.

A l'âge de 17 ans, il devient, pour plaire à son père, étudiant en droit à Paris où il passe jusqu'en 1896 des années fécondes, en familier des spectacles, du Louvre… Il rédige ses premiers articles de critique littéraire pour des revues et publie une étude sur Villiers de l'Isle Adam, saluée par Mallarmé, Henri de Régnier… En 1893 -il a 23 ans-, le Comité de la droite républicaine, soutenu par le Pape Léon XIII, lui demande, à la veille des élections législatives, de prendre la direction du journal qu'il allait fonder, le *Réveil de Savoie*, pour soutenir la candidature de Me François Descotes, avocat du barreau de Chambéry. Il participe à sa campagne électorale et cette expérience politique est retranscrite dans ses mémoires, *Histoire d'une vie Tome 1, Paris aller et retour* p 180 à 198. Cette réflexion sur la responsabilité des élites locales lui inspirera le beau livre *Le Pays natal* (1900), son premier roman, qui se passe à Annecy et mérite d'être lu. Henry Bordeaux pose en poète, la main sur le cœur...

Lors d'une réunion politique à Vimines, présidée par le notaire Gabet, le jeune homme est reçu au Maupas à Cognin, près de Chambéry, où il croise rapidement deux petites filles dont Odile Gabet, qu'il rencontre à nouveau quelques années plus tard, et qui deviendra son épouse en 1899.

Mais, alors qu'il goûte les joies parisiennes et commence à s'introduire dans le milieu littéraire, son père meurt en 1896. Sa famille lui demande de reprendre pour quelques années le cabinet paternel, le temps que son jeune frère Louis puisse faire ses études de droit. Notre confrère Jean-Amédée Lathoud a consacré en 2018 une excellente communication montrant comment ce moment de sa vie avait fécondé toute son œuvre future : *Henry Bordeaux, la littérature, le droit, la justice.* Jusqu'en 1901, le jeune Bordeaux accepte de renoncer à ses ambitions littéraires. Mais en fait ce sacrifice, ce « rappel à l'ordre » après sa libre vie d'étudiant parisien, va lui fournir, d'une part, un fond d'anecdotes judiciaires souvent cocasses qu'il exploitera dans ses livres, et d'autre part ce grand thème du dévouement à la cause familiale qui sera l'argument central de plusieurs de ses romans, comme *La Croisée des chemins*, *La Peur de vivre*, *Les Roquevillard…*

Son devoir familial accompli, Henry Bordeaux retourne à Paris et publie son premier livre, *Ames modernes*, bien reçu par la critique. Il y est sensible à l'individualisme et à la culture cosmopolite d'Ibsen. A 76 ans, lorsqu'il rédige le premier volume de ses mémoires, il manifeste son revirement (p 239) : « dans l'étude consacrée à Ibsen, quelques passages dont la lecture m'est devenue particulièrement pénible ». C'est qu'entre-temps, il sera devenu le champion de l'enracinement, de la chaîne ininterrompue d'une lignée, des dettes que l'on doit à sa famille… En tout cas, ce volume l'introduit dans l'intelligentsia parisienne.

Henry Bordeaux publie en 1902 deux romans que tout oppose. *La Peur de vivre,* couronné par l'Académie française, dont l'action se passe à Cognin, et la *Fée de Port-Cros* (*ou la Voie sans retour*), issu d'un agréable séjour de l'écrivain invité par le marquis Costa de Beauregard sur son île. *La Fée de Port-Cros*, narrant l'amour passionné mais dramatiquement fugitif d'un officier de marine pour une gracieuse petite Italienne, est salué par les intellectuels du temps, Marcel Proust en tête. Ce roman à la Loti n'aura pas de suite dans la production du romancier qui note par ailleurs « le dilettantisme, qui est le rêve de jouir de toutes choses, est irréalisable comme le sont tous les rêves ». (Etude sur Jules Lemaître).

Car dès la *Peur de vivre*, le romancier de 32 ans choisit son registre, celui des difficultés matérielles et morales des membres d'une famille courageuse face à l'adversité. Les Français se reconnaissent dans ce livre, et c'est un succès total ! Son ami René Boylesve lui assure « C'est un livre qui vous attachera des cœurs dans tous les coins de l'univers ». Mauriac, refermant le livre, lui écrit « Vous avez toujours été pour moi le plus magnifique professeur d'énergie ! » Le président Théodore Roosevelt, dont les 4 fils combattirent en France pendant la première guerre mondiale, lui ferait le même compliment et, lors d'un séjour en France, ne demanderait à rencontrer qu'une personne,
Henry Bordeaux. Ce livre allait procurer à l'écrivain notoriété et aisance financière. On allait lui demander des conférences sur cette peur de vivre, vue comme un fléau de l'époque. Face au succès, il ajouterait en 1905 une préface qui sonnait comme un manifeste.

En 1902, ce texte s'inscrivait dans tout un faisceau de réactions d'intellectuels français face à une perte de l'énergie nationale, face à une morale du non-engagement. Bordeaux, dont des frères s'illustrèrent comme ingénieurs dans les colonies, met notamment en scène un jeune couple qui va s'engager à l'étranger. René Doumic assurerait que ce livre sonnait le glas des romans naturalistes, occupés à « peindre des caractères vils et des scènes répugnantes […et non] la noblesse d'âme et l'élévation d'esprit ».

L'année suivante paraît le *Lac noir*, le plus recherché de ses romans aujourd'hui, qui évoque un procès de sorcellerie dans les abymes de Myans, que j'engage bien sûr à lire. Directement lié au monde judiciaire que Bordeaux connaissait bien, car mettant en scène un sorcier régnant sur une contrée agricole est isolé dans sa production. La description de dîners chez des magistrats ou avocats chambériens gourmets est un régal...

Désormais, Henry Bordeaux ne va cesser de publier : la suite de sa vie est rythmée par la sortie de ses romans, de ses études sociales et historiques, de ses conférences. Nous avons recensé 248 publications … et nous en avons sûrement oublié quelques-unes.

En 1906 paraissent *Les Roquevillard*. Le romancier utilise un vrai fait divers chambérien, (un jeune homme de la bourgeoisie séduit et entraîné à la fuite par une femme d'avoué qui emporte sa dot, fait hautement répréhensible !), il situe le domicile familial rue de Boigne. Le fils Roquevillard n'a que peu d'épaisseur, mais le vrai héros c'est le père, qui fait face au déshonneur et en appelle à ses aïeux. Le titre initial du roman était d'ailleurs L*e Père de*

famille. En 1942 Jean Dréville et Jean d'Arvey en tirent un film, certains costumes étant d'ailleurs, pénurie oblige, réalisés en papier... Rappelons qu'en 1970, à l'occasion de la commémoration du centenaire de la naissance d'Henry Bordeaux initiée par la société des Amis du Vieux Chambéry, présidée alors par Jean de Corbière et dont Jean-Olivier Viout était membre du comité directeur, il fut décidé de recueillir des fonds pour réaliser une copie du film " Les Roquevillard » très endommagé. Les amis du Vieux Chambéry exposèrent alors l'épée de l'académicien. Est présent parmi nous aujourd'hui Yves Abraham qui a su collecter des affiches et documents intéressants relatifs aux différents films réalisés sur des romans d'Henry Bordeaux dont *La Neige sur les pas (un film muet en 1923 et un autre en 1942, d'André Berthomieu), Yamilé sous les cèdres 1939, La Croisée des chemins 1942 (André Berthomieu)* ...

De 1905 à 1914, Henry Bordeaux, qui continue de publier des critiques de théâtre, des études littéraires, écrit des romans qui vont rencontrer un succès exceptionnel : *Les Yeux qui s'ouvrent* (1908), *La Croisée des chemins* (1909, 607 000 exemplaires), *La Robe de laine* (1910, 597 000 exemplaires), *La Neige sur les pas* (1912, 718 000 exemplaires). Ce sont des tirages comme en atteignait Zola ! Et de fait, pendant que je rédigeais ma thèse, combien de personnes me dirent « il y avait des livres de lui chez mes grands-parents, chez mes parents... ». Tous ces livres, qui abordent des sujets nouveaux comme le divorce, prônent l'effort individuel, le pardon, comme sauveurs de la paix familiale. Ils expriment ce que la petite et moyenne bourgeoisie voulait entendre en ces années d'avant-guerre. Ces livres se terminent par une fin heureuse, sauf *La Chartreuse du Reposoir*. Une fin heureuse, positive, car l'écrivain croit que chaque homme et chaque femme est capable de rédemption. L'écrivain reçoit un abondant courrier de ses lecteurs et lectrices (elles sont en majorité) qui le remercient. Une grande partie de ces lettres a été confiée aux archives départementales de la Savoie. Pour montrer son audience internationale, Philibert du Roure rappelait ce dîner en l'honneur du président du Brésil, M. Pessoa, où Henry Bordeaux fut invité : « j'ai eu la surprise de me trouver parmi ces Brésiliens en pays de connaissance, car ils me parlent des héros de mes livres comme de personnages familiers ».

Lorsque Thomas Mann évoque un écrivain « arrivé », Gustav Aschenbach, dans *La Mort à Venise*, on croirait qu'il parle de notre savoyard : « A quarante ans, (…) il devait tenir à jour un courrier qui portait les timbres de tous les pays du monde ». Plus loin l'écrivain allemand note : « Pour qu'une œuvre de haute intellectualité agisse immédiatement et profondément sur le grand public, il faut qu'il y ait secrète parenté -voire identité, entre le destin personnel de l'auteur et le destin anonyme de sa génération (…) et tous se reconnaissaient dans son œuvre, ils y trouvaient leur moi confirmé, lyriquement exalté et lui savaient gré. » (p 32 à 36)

Face à ces succès, on parle déjà en 1909 de l'entrée de l'écrivain de 39 ans à l'Académie française. Mais la guerre arrive et empêche cette consécration. Ecoutons ensemble comment il apprend la mobilisation le 1er août 1914.

Lors de la déclaration de guerre, l'écrivain s'engage alors que sa troisième fille a un an. Agé de 44 ans, il est officier de la territoriale du fait d'un accident de montagne (il sera toute sa vie un grand amateur de courses sur les sommets, comme en témoigne son livre *L"Alibi*, réédité il y a peu par un éditeur italien), mais il réclame un service actif en Lorraine en 1916. Il est chargé de rédiger un historique destiné aux ambassades et à l'état-major. Il publiera ainsi *Les Derniers jours du fort de Vaux* (1916), *Les Captifs délivrés* (1917). Sa biographie du pilote *Guynemer* sera extrêmement populaire et traduite en 16 langues dont le japonais. Il en retire une admiration et une amitié pour Philippe Pétain. Il sera fidèle au vainqueur de Verdun, à ce confrère de l'Académie française, et sera très critiqué après la deuxième guerre mondiale pour lui avoir consacré un petit livre laudateur écrit en 1940 et imprimé en

janvier 1941. Rappelons la phrase de l'historien Pierre Laborie, « il faudra attendre le printemps 1941 pour que l'opinion commence à sortir de la confusion et à se dégager du malentendu vichyssois ». (*Quarante millions de pétainistes ?* in *Mensuel 129*, janvier 1990) .

L'Académie de Savoie avait donc su l'accueillir, elle, comme membre effectif le 2 mars 1910. Curieusement, il ne fera son discours dans notre Académie que dix ans plus tard, le 18 novembre 1920, sur Jacques de Savoie Nemours, personnage historique mais qui fut aussi le héros de *La Princesse de Clèves*. Le 22 mai 1919, Henry Bordeaux est élu à l'Académie française par 20 voix sur 29.

Bordeaux est dès lors le benjamin de l'Académie française et se porte volontaire pour ses nombreuses représentations à l'étranger, prétextes à de nouveaux livres…Il part ainsi pour l'Égypte, puis le Liban, invité par le général Gouraud, haut-commissaire à Beyrouth, la Palestine et la Syrie. Il y emmène sa fille aînée, Paule, âgée de vingt ans, qui publiera plus tard *L'immortelle de Trébizonde*, roman sur le génocide des Arméniens dans l'Empire ottoman en 1915. Notre romancier écrit quant à lui *Yamilé sous les Cèdres*, histoire d'amour malheureuse entre une chrétienne maronite et un musulman. Un film sera tiré de ce roman en 1939.

L'académicien ira plusieurs fois en Italie. Notre confrère François Forray a bien rappelé dans son livre récent *Henry Bordeaux et l'Italie* combien il sut apprécier la beauté de son patrimoine. Il y fait des conférences. Invité officiellement par le gouvernement italien, il y rencontre Victor Emmanuel III, Mussolini ainsi que des écrivains. Il sera reçu en audience par 3 papes successivement.

Henry Bordeaux sera favorable plus tard à l'entrée des femmes à l'Académie : « Ce sont les femmes, qui, (en leurs salons) ont fondé les premières académies. Il serait donc tout naturel que l'Académie française leur en ait actuellement quelque reconnaissance ».

Après 1920, c'est pourtant le tour de nouveaux romanciers qui viennent détrôner ceux que l'on appelait « les 3 B » : Barrès, Bourget, Bordeaux. Lorsque j'étudiais le dossier Bordeaux dans les archives de l'Académie française, je pus mesurer ce tournant. Ce sont Mauriac, Aragon et tant d'autres qui vont s'imposer, heureux de pousser vers la sortie ces trois chantres de la tradition. Les temps avaient changé, c'est un lieu commun de rappeler que pendant la guerre, les femmes assumèrent le travail des hommes pris sur le front. Leurs maris rentrés, elles luttèrent pour conserver les libertés acquises.

On peut voir aussi les choses ainsi : la description des sacrifices à faire pour la paix familiale, après plus de 4 ans de sacrifices pendant la guerre, n'était plus audible, les années folles allaient commencer… De fait, l'état de grâce dont bénéficiait Henry Bordeaux ne se poursuivra pas, même s'il conserve un lectorat fidèle qui apprécie ses nombreux romans (dont certains très bons) et études ultérieurs. Vient le règne des « 4 M » : Mauriac, Montherlant, Maurois, Morand, tous publiés par l'éditeur né à Chambéry Bernard Grasset. En revanche, son statut d'académicien en fait un homme respecté accueilli partout avec les honneurs. A Montréal Henry Bordeaux parle devant 100 000 personnes !

Je voudrais lire quelques lignes que Jean-Amédée Lathoud m'envoya après sa récente lecture de *La Résurrection de la chair,* roman « encore tout frémissant de la guerre » selon la formule d'André Beaunier dans la *Revue des deux mondes* (6e période, tome 59, 1920, p. 201-212). Notre confrère retrouva dans ce livre d'une part « l'évocation juste des différences culturelles entre l'Alsace et la vieille France », et d'autre part « très précisément les sentiments qu'éprouvait d'octobre 1914 à l'été 1915 son grand-père le docteur J.A.

Lathoud, médecin au 13 ème BCA, redescendant des champs de bataille pour quelques heures de repos et recevant un accueil délicieux des familles de notables alsaciens. »

Puisque nous vivons aujourd'hui tous ensemble une séance à l'Académie de Savoie, il convient aussi de parler d'un texte délicieux, trop long pour être lu ici, dans la suite qu'il donne en 1942 (soit 36 ans plus tard !) aux *Roquevillard* parus en 1906. Le roman a pour nom *L'Ombre sur la maison*, il relate le retour à Chambéry de la séductrice qui entraîna le jeune Roquevillard en Italie. Dans ces pages 219 à 234, l'écrivain s'amuse. Il relate avec finesse une séance dans notre académie où les présents sont conscients de ce « tournoi d'un nouveau genre » et où les commentaires vont bon train… Je vous en conseille la lecture…s'affrontent l'ancienne maitresse qui a épousé le marquis de Mongelaz, faisant ce jour son discours de réception, et la jeune épouse de Maurice Roquevillard. L'assistance attentive à ce duel est décrite avec alacrité.

Nous vous proposons d'écouter trois textes qui montrent l'attention d'Henry Bordeaux à la Savoie, à sa paysannerie, à ses traditions. Les illustrations de Charles Coppier sur la bénédiction des troupeaux ou sur la procession du 15 aout à Notre-Dame de la Vie, dans *De Tarentaise en Maurienne*, font écho à son texte sur la bénédiction des toits :

La crédibilité des personnages de ses romans eut des conséquences étonnantes : En 1951, un journal syrien titrait : « Un des personnages de *Yamilé sous les cèdres* est toujours vivant », un certain Boutros… Bordeaux confessait alors dans ses Mémoires (T. VIII p 314-315) : « C'est là un témoignage inattendu, stupéfiant et véridique pour un romancier qui peut se croire un créateur. Même chose m'est advenue pour la *Maison morte* puisqu'on visite encore, en Maurienne, au village de Bessans, la demeure des Couvert [maison abandonnée que les villageois décidèrent de définir comme le lieu du roman] ; pour le *Calvaire de Cimiez*, où l'on demande, au cimetière du couvent, où est la tombe du comte René d'Aumont ; pour le *Gouffre* quand l'un ou l'autre voyageur au Maroc va en pèlerinage au tertre qui recouvre, aux environs d'Ouezzan, les restes du commandant Gérard Darcy et d'Anne Simard qui l'aima après sa mort... »

Nous allons écouter un passage du livre Le Barrage. Quelques indications liminaires.

Henry Bordeaux écrit le roman *Le Barrage* en 1927, s'inspirant d'un fait divers espagnol de 1925 lors duquel un barrage avait noyé un village et provoqué la colère des habitants. Mais il est possible aussi qu'il ait été informé des premières études sur Tignes, datant de 1921. Les travaux à Tignes ne commenceront qu'en 1941 pour s'achever en 1952 soit 25 ans après la publication du roman. Dans le roman, les autorités n'ont pas pensé à déménager les tombes du cimetière. Le cimetière est pour l'écrivain le lieu majeur de l'enracinement, où les tombes, disposées autour de l'église, que l'on visite le dimanche, « imposent leur conseil ». L'homme n'est qu'un maillon d'une lignée familiale, le « culte des morts, c'est le sens de notre destinée immortelle. » Dans le projet de nouveau village promis par les hommes politiques et les entrepreneurs, les habitant de Vallon le vieux ont cédé à la cupidité, aux mirages de la modernité. A la Toussaint, ils se ressaisissent et boycottent l'inauguration du cimetière neuf pour aller honorer leurs morts lors d'une cérémonie sur le lac. L'écrivain fait dans ce passage œuvre de peintre, décrivant la splendeur colorée qui entoure la cérémonie.

Rappelons un témoignage de Philibert du Roure :« Longtemps après la publication de son livre *Le Barrage* en 1927, mon grand-père recevra des lettres du fin-fond du Canada lui demandant d'user de sa célébrité pour les aider à s'opposer à un projet de barrage engloutissant leur village. La scène du roman, où les croix des tombes flottent à la surface

lors de la mise en eau du barrage, avait sans doute aussi ému les esprits acadiens. Henry Bordeaux devait les aider à sauver à la fois nature et tradition. »

Pour vous faire sourire, je vous montre quelques couvertures ratées d'une édition populaire. Personnellement, en tant qu'auteur, je n'aurais jamais validé ces couvertures !

J'évoquerai rapidement les écrits de Bordeaux durant la deuxième guerre mondiale, qu'il passe à Cognin où, ayant de longues journées devant lui, il écrit beaucoup !

Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir récemment que la meilleure amie de ma mère (elles étaient toutes deux déplacées de Lorraine et jeunes élèves de l'école normale de Poitiers) lui offrit en 1941 pour ses 18 ans, comme en témoigne la dédicace émouvante, *Les Murs sont bons*, qui venait de paraître et qui analysait « nos erreurs, nos espérances », lecture sérieuse pour une jeune fille, mais surtout optimiste, et qui montre le rayonnement de l'écrivain dans la population française.

Durant ces années de guerre, il va beaucoup écrire et publier (5 romans, 4 biographies), ce qui lui fut reproché par le Comité national des écrivains, organe de la résistance littéraire créé en 1941 sur l'instance du parti communiste français. Pour ce Comité, ne serait-ce que publier sous l'Occupation était déjà répréhensible. 96 noms d'écrivains « qui se sont méconduits durant l'Occupation » sont pointés le 9 septembre 1944 (dont Giono, Barjavel…) parmi lesquels celui de Henry Bordeaux. Une semaine plus tard, la liste est enrichie de 84 noms supplémentaires. Un mois plus tard, 17 noms sont retirés de la liste noire définitive, dont celui de l'écrivain savoyard.
Lorsqu'il meurt en 1963 à l'âge de 93 ans, il a depuis quelques décennies survécu à ses lecteurs. Pierre-Henri Simon, dans sa notice nécrologique du Monde, note avec honnêteté que ce vieux lion couché qu'il était alors à la mode de brocarder, « incarnait, pour des milliers de gens qui n'étaient pas nécessairement des imbéciles, une haute expression littéraire de la vertu. » Il demeure intéressant pour nous aujourd'hui de découvrir ses romans situés en Savoie. Les treize volumes de *l'Histoire d'une vie* sont précieux pour les historiens et les romans de notre « Giono savoyard » (comme le nomme Jean-Amédée Lathoud) sont l'expression d'une France et d'une Savoie aujourd'hui disparues. Philibert du Roure et son épouse Florence ont repris courageusement la belle maison du Maupas à Cognin que vous voyez à l'écran. La fidélité de Philibert à son grand-père, que nous mesurons encore aujourd'hui lors de cette cérémonie, est remarquable.